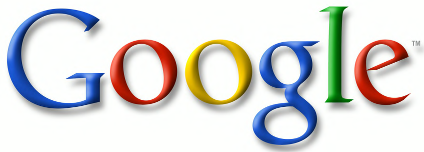




ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE,

PAR M. DE VOLTAIRE,

Mise au Théâtre le 9 Septembre 1765.

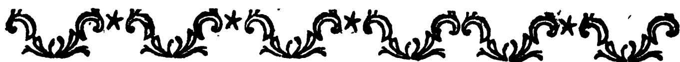


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



ACTEURS.

LE SIRE DE COUCI.

LE DUC DE VENDOME.

LE DUC DE NEMOURS, son frere.

DANGESTE, Écuyer du Duc de Nemours.

UN OFFICIER du Duc de Vendôme.

ADÉLAIDE DU GUESCLIN.

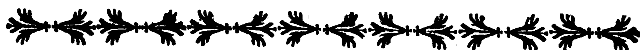
TAISE D'ANGLURE, Confidente d'Adélaïde.

La Scène est à Lille.



ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE.

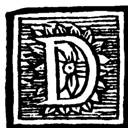


ACTE PREMIER.

SCENE PRMIERE.

LE SIRE DE COUCI, ADÉLAIDE.

COUCI.



Digne ſang de Gueſclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français dont il étoit l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce ſéjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Ecoutez-moi; voyez d'un œil mieux éclairci
Les deſſeins, la conduite & le cœur de Couci;
Et que votre vertu ceſſe de méconnaître
L'ame d'un vrai Soldat, digne de vous peut-être.

ADÉLAIDE.

Je sçais quel est Couci : sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCI.

Sçachez que, si ma foi dans Lille me ramène,
Si du Duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais, & l'enlève à la France;
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur:
Non que pour ce Héros mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas : je vois avec douleur
De ses emportemens l'indiscrète chaleur :
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime;
Tendre, mais emporté; mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les passions sont en lui des fureurs.
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Et qui sçaurait, Madame, où placer ses services,
S'il ne vous falloit suivre & ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse & des Princes parfaits?
Tout mon sang est à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée.
Ce fils de Charles Six.

ADÉLAIDE.

Osez le nommer Roi:
Il l'est, il le mérite.

COUCI.

Il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage;
Tous mes vœux sont pour lui; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme, & ne peut aujourd'hui,
Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.

Le malheur de nos tems, nos discordes sinistres,
Le Dauphin aveuglé par d'indignes Ministres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité.
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures.
Vous seule à votre Roi pourriez le rappeller,
Madame; & c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet asyle:
Je crus que vous pourriez, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage & ma main;
Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
Les lauriers des Guesclins aux lauriers de ma race:
La Gloire le voulait; & peut-être l'Amour,
Plus puissant & plus doux, l'ordonnait à son tour:
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée,
Parmi les flots d'un Peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, & de sang enivré;
Un amas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint, parut, & son heureux secours
Punit leur insolence & sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'auroit brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux occupait ma valeur.
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire:
Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
Il est Prince, il est jeune, il est votre vengeur;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur:
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre:
Je me tais.... Mais sçachez que pour vous mériter,
A tout autre que lui j'irais vous disputer:
Je ne céderais pas aux enfans des Rois même;
Mais Vendôme est mon Chef; il vous adore, il m'aime.
Couci, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.

Je fais plus : de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe ;
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au Héros qui vous ſert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil ſec, & d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie,
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens. Si je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſur-tout la Patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si ce Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

ADÉLAIDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
Quoi ! ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule, & ſçait braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on ſçait vous connaître :
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître :
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi.
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur Roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

COUCI.

Vos ordres ſont ſacrés ; que faut-il que je faſſe ?

ADÉLAIDE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang, dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je n'oublirai jamais combien ſon choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire : & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, & protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Oui, malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſanee,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
Sa paſſion m'afflige. Il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de tant de ſoins, de cauſer ſon malheur.
A ce Prince, à moi-même épargnez cet outrage.

Seigneur, vous pouvez tout ſur ce jeune courage:
Souvent on vous a vu, par vos conſeils prudens,
Modérer de ſon cœur les vœux impatiens.
Daignez débarraſſer ma vie & ma fortune
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières Beautés, de plus dignes appas
Brigueront ſa tendreſſe, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon Roi Lille eſt environnée:
J'entends de tous côtés les clameurs des Soldats,
Et les ſons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me conſume: & votre Prince ignore
Si Nemours.... ſi ſon frere, hélas! reſpire encore.
Ce frere qu'il aima.... ce vertueux Nemours;
On diſait que la Parque avait tranché ſes jours;
Que la France en avait une douleur mortelle.
Seigneur, au ſang des Rois il fut toujours fidèle.
S'il eſt vrai que ſa mort.... Excuſez mes ennuis,
Mon amour pour le Roi, & le trouble où je ſuis.

COUCI.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime,
Et de tous vos ſecrets l'entretenir vous-même;
Il va venir, Madame; & peut-être vos vœux....

ADÉLAIDE.

Ah! Couci, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince, & ſi, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, ſauvez-moi de ce triſte embarras.
Daignez tourner ailleurs ſes deſſeins & ſes pas.
Pleurante & déſolée, empêchez qu'il ne voie....

COUCI.

Je plains cette douleur où votre ame eſt en proie;
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baiſſe devant elle un œil reſpectueux.
Mais, quel que ſoit l'ennui dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire,
Je ne puis rien de plus. Le Prince eſt ſoupçonneux,
Je lui ſerais ſuſpect en expliquant vos vœux;
Je ſçais à quel excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie:

Je vous perdrais peut-être ; & mon ſoin dangereux ;
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire.
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir,
Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir.
Laiſſez-moi d'un Soldat garder le caractère,
Madame ; & puiſqu'enfin la France vous eſt chère ;
Rendez-lui ce Héros qui ſerait ſon appui.
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.
Adieu, Madame.

SCENE II.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAIDE.

OU ſuis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
Nemours.... De tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel ſéjour ?

TAISE.

Quoi ! du Duc de Vendôme, & le choix & l'amour ;
Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur & l'envie
De toutes les beautés dont la France eſt remplie ;
Ce rang qui touche au Trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux ſont noyés ?

ADÉLAIDE.

Ici du haut des Cieux du Gueſclin me contemple,
De la fidélité ce Héros fut l'exemple.
Je trahirais le ſang qu'il verſa pour nos Loix,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

TAISE.

Quoi ! dans ces triſtes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines ;

Où

Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux ;
Où les enfans des Rois ſont diviſés entre eux ;
Vous, qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée,
Vous refuſez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAIDE.

Mon devoir me rangeait du parti de ſes armes.

TAISE.

Ah! le devoir tout ſeul fait-il verſer des larmes?
Si Vendôme vous aime, & ſi par ſon ſecours....

ADÉLAIDE.

Laiſſe-là ſes bienfaits, & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? Sçait-on s'il vit encore?

TAISE.

Voilà donc, en effet, le ſoin qui vous dévore,
Madame?

ADÉLAIDE.

Il eſt trop vrai, je l'avoue ; & mon cœur
Ne peut plus ſoutenir le poids de ſa douleur ;
Elle échappe, elle éclate, elle ſe juſtifie :
Et ſi Nemours n'eſt plus, ſa mort finit ma vie.

TAISE.

Et vous pouviez cacher ce ſecret à ma foi?

ADÉLAIDE.

Le ſecret de Nemours dépendoit-il de moi?
Mes feux toujours brûlans dans l'ombre du ſilence,
Trompaient de tous les yeux la triſte vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & ſans ceſſe préſens,
Nos cœurs de nos ſoupirs étoient ſeuls confidens :
Et Vendôme ſur-tout ignorant ce myſtère,
Ne ſçait pas ſi mes yeux ont jamais vu ſon frère.
Dans les murs de Paris.... Mais, ô ſoins ſuperflus!
Je te parle de lui, quand peut-être il n'eſt plus.
O murs, où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O tems, où de Nemours en ſecret adorée!....
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux Autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi ſon maître,
Mon amant me quitta pour m'oublier peut-être.

Il partit; & mon cœur, qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile :
Je voulus rendre au Roi cette superbe Ville;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage;
Il exposa mes jours pour lui seul réservés;
Jours tristes, jours affreux qu'un autre a conservés!
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du Héros que j'adore?
Ses lettres autrefois, chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue. Hélas! il sçait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frere a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer,
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à son frère!

TAISE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère:
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAIDE.

C'est lui-même, ô Ciel!

TAISE.

Contraignez-vous.

SCENE III.

LE DUC DE VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE.

LE DUC DE VENDOME.

ENfin, c'est trop attendre; enfin, je dois connaître,
Dans les derniers momens qui me restent peut-être,
Si volant aux combats j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune ou fier de son bonheur.
La Discorde sanglante afflige ici la terre :

Nos pas font entourés des piéges de la guerre:
J'ignore à quel destin le Ciel veut me livrer;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous, obscure & languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Écartent le tonnerre & bravent les destins:
Ou, si le Ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, & périt trop heureux.

ADÉLAIDE.

Tant d'honneur, tant d'amour servent à me confondre,
(*à part.*)
Prince.... Que lui dirai-je? & comment lui répondre?
Ainsi, Seigneur.... Couci ne vous a point parlé?

VENDOME.

Non, Madame. D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Couci, quand Vendôme vous aime.

ADÉLAIDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Némours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours;
Vous, qui le chérissiez d'une amitié si tendre;
Vous, qui deviez au moins des larmes à sa cendre;
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDOME.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amans, par le saint nom de frère,
Que ce frère, après vous, est toujours, à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit sans en être altérée:
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée:
Son infidelle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort, doutez-vous que son Roi,

Pour m'apprendre ſa perte, eût dépêché vers moi ?
Ceux que le Ciel forma d'une race ſi pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en ſe combattant, ſçavent ſe reſpecter.
A ſa perte, en un mot, donnons moins de créance,
Un bruit plus vraiſemblable, & m'afflige & m'offenſe.
On dit que vers ces murs il a porté ſes pas.

ADÉLAIDE.

Seigneur, il eſt vivant ?

VENDOME.

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de ſon Roi ſon intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y conſens ;
Mais ſe mêler ici parmi les aſſiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, ſon ami, ſon frère !

ADÉLAIDE.

Le Roi le veut, ſans doute.

VENDOME.

Ah ! deſtin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon ſein,
Pour mieux ſervir ſon Roi, levât ſur moi ſa main ?
Lui, qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAIDE.

Lui ?

VENDOME.

C'eſt trop d'amertume en des momens ſi doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous ſeule, & bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous ? Donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'eſt ſi bien dû.

ADÉLAIDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eſt pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en eſt chère & ſacrée.
Mais c'eſt trop prodiguer vos auguſtes bontés,
C'eſt mêler trop de gloire à mes calamités ;

Et cet honneur....

VENDOME.

Comment! ô Ciel! qui vous arrête?

ADÉLAIDE.

Je dois....

SCENE IV.

LE DUC DE VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE, COUCI, SOLDATS.

COUCI.

Prince, il eſt tems; marchez à notre tête.
Déja les ennemis ſont aux pieds des remparts;
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah! courons.... Dans l'ardeur qui me preſſe,
Quoi! vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe?
Vous détournez les yeux, vous tremblez, & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

COUCI.

Le tems preſſe.

VENDOME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe;
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats;
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
Marchons, brave Couci; la mort la plus cruelle,
La mort que je déſire eſt moins barbare qu'elle.

ADÉLAIDE.

Ah! Seigneur, modérez cet injuſte courroux.
Autant que je le dois, je m'intéreſſe à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les ſentimens qui ſont en ma puiſſance:
Senſible à vos dangers, je crains votre valeur.

VENDOME.

Ah! que vous ſçavez bien le chemin de mon cœur!

Que vous sçavez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCENE V.

ADÉLAIDE, TAISE.

TAISE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée?

ADÉLAIDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O Discorde! ô dangers! Amour trop dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, COUCI, GARDES *dans le fond.*

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Couci je le confesse;
Vos discours ont guidé ma fougueuse jeunesse:
C'est vous, dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage?

Couci m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCI.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître:
Vous l'avez sçu régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui sçait se posséder, peut commander au Monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi;
Dans le feu du combat je vous ai peu servi.
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire;
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Le Chef des assaillans, ce superbe guerrier;
Vous l'avez pris vous-même; & maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDOME.

D'où vient donc, cher Couci, que cet audacieux
Sous son casque fermé se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes?
Un je ne sçais quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions:
Soit plutôt que la voix de ma triste Patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCI.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la Maison Royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que son joug est pesant, qu'on aime la Patrie;
Que le sang des Capets est toujours adoré.

Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
Le sort au Prince Anglais voulut vous attacher;
De votre sang, du sien la querelle est commune:
Vous suivez son parti, je suis votre fortune;
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié,
Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié....
Permettez-moi ce mot.... Eh quoi! votre ame émue....

VENDOME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCENE II.

VENDOME, COUCI, LE DUC DE NEMOURS *soutenu sur Dangeste ou son Ecuyer*, SOLDATS.

VENDOME.

IL soupire; il paraît accablé de regrets.

COUCI.

Son sang sur son visage a confondu ses traits.
Il est blessé sans doute.

NEMOURS, *dans le fond.*

Entreprise funeste,
Qui de ma triste vie arrachera le reste,
Où me conduisez-vous ?

VENDOME.

Devant votre vainqueur,
Qui sçait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, *vers son Ecuyer.*

Je ne crains que de vivre.
Sa présence m'accable, & je ne puis poursuivre;
Il ne me connaît plus, & mes sens attendris....

VENDOME.

Qu'entends-je! & quels accens ont frappé mes esprits?

NEMOURS,

NEMOURS, *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître ?

VENDOME.

Ah ! Nemours ! ah ! mon frère !

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère ;
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes !
Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
(*à sa suite.*)
Avez-vous par vos soins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours ;
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOME.

Ne te détournes point, ne crains point mon reproche ;
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé comme un autre à montrer mon courage ;
Nemours, que je te plains !

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors.

VENDOME.

Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître :
A cet indigne mot, je m'oublierais peut-être....
Ne corromps point ici la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour !

VENDOME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDOME.

N'importe;
Tu vis, je te revois, & je suis trop heureux :
O Ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux.

NEMOURS.

Je le crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

VENDOME.

J'aime, oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime Adélaïde, & pour son alliance
Il semblait que ma flamme attendît ta présence.

NEMOURS, *à part.*

Qu'entends-je?... Il est donc vrai....

VENDOME, *à un Officier.*

Qu'on la fasse avertir;
Mon frère est avec moi, qu'elle daigne venir.
(*à Nemours.*)
Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie.
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

Cruel! elle vous aime?

VENDOME.

Elle le doit du moins:
Après tant de tendresse, & d'hommage & de soins,
Il faudrait que son cœur fût injuste & barbare.

NEMOURS, *à part.*

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
(*haut.*)
Ecoute, à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? sçais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux sçais-tu ce qui m'amène?

VENDOME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.



SCENE III.

VENDOME, COUCI, LE DUC DE NEMOURS, DANGESTE, ADÉLAIDE, SOLDATS.

ADÉLAIDE.

(*à part.*)
LE voici. Malheureuſe! ah! cache au moins tes pleurs.
NEMOURS, *entre les bras de ſon Ecuyer.*
Adélaïde! O Ciel!... C'en eſt fait, je me meurs.
VENDOME.
Que vois-je? ſa bleſſure à l'inſtant s'eſt rouverte!
Son ſang coule!
NEMOURS.
Eſt-ce à toi de prévenir ma perte?
VENDOME.
Ah! mon frère!
NEMOURS.
Ote-toi; je chéris mon trépas.
ADÉLAIDE.
Ciel! Nemours!...
NEMOURS, *à Vendôme.*
Laiſſe-moi.
VENDOME.
Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAIDE.

ON l'emporte: il expire! il faut que je le ſuive.
TAISE.
Ah! que cette douleur ſe taiſe & ſe captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut ſonger

Qu'un rival violent....

ADÉLAIDE.

Je ſonge à ſon danger,
Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coûte!
Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute;
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir!
Il ſervait Charles Sept; il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins! quel fruit de ſa conſtance!
Hélas! mon tendre amour accuſait ſon abſence:
Je demandais Nemours, & le Ciel me le rend;
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant!
Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vue!
Ah! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendue?
Va le trouver; va, cours auprès de mon amant.

TAISE.

Eh! ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir....

ADÉLAIDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours.
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours.
Il faut que je le voie, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante....
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAISE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez;
Reprenez vos eſprits.

ADÉLAIDE.

Rien ne peut me diſtraire....



SCENE V.

ADÉLAIDE, TAISE, VENDOME.

ADÉLAIDE.

AH! Prince, en quel état laissez-vous votre frère?

VENDOME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté:
Il a repris sa force & sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre & le seul en alarmes.
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes:
Et je hais ma victoire & mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.



ADÉLAIDE.

Je ne vous promis rien; vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDOME.

Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage....

ADÉLAIDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattoit sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux:
Vous vous trompiez. Il faut rompre enfin le silence;
Je vais vous offenser, je me fais violence;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
Et sa niéce jamais n'acceptera pour maître

L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés ;
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcés.

VENDOME.

Je ſuis, je l'avouerai, ſurpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, Madame, une ſecrete étude
Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à ſe déployer,
Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos Rois, & tant de politique.
Mais, vous, qui m'outragez, me connaiſſez-vous bien ?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien ?
Vous, qui me devez tout ; vous, qui, ſans ma défenſe,
Auriez de ces Français aſſouvi la vengeance,
De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conſerver la foi d'un cœur que vous m'ôtez ;
Vous, qui me tenez lieu de Rois & de Patrie ;
Vous, dont les jours....

ADÉLAIDE.

Je ſçais que je vous dois la vie :
Mais, Seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je diſpoſer ?
Me la conſervez-vous pour la tyranniſer ?

VENDOME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle.
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle :
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons ;
Je vois mon deshonneur ; je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher,
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher :
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

ADÉLAIDE.

Non, Seigneur, la raiſon ſçaura vous éclairer :

Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour opprimer ma vie après l'avoir ſauvée;
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sçachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter:
Je vous ferai rougir de me perſécuter,
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte & ſans audace.

VENDOME.

Arrêtez; pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérés.
Je vois trop qu'avec vous Couci d'intelligence,
D'une Cour qui me hait embraſſe la défenſe;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon ſort, enfin, diſpoſer malgré moi:
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez, il ſuffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAIDE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis:
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les eſſuyent;
Devenez aſſez grand pour apprendre à domter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

VENDOME.

Le ſeul Couci, ſans doute, a votre confiance?
Mon outrage eſt connu, je ſçais vos ſentimens.

ADÉLAIDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez ſa grande ame & penſez comme lui.

SCENE VI.

VENDOME, *seul.*

EH bien, c'en est donc fait! l'ingrate, la parjure,
A mes yeux, sans rougir, étale mon injure!
De tant de trahisons l'abîme est découvert:
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi, qui me consolais des malheurs de ma vie;
Bien, que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu;
Trésor, cherché sans cesse, & jamais obtenu;
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même:
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE VII.

COUCI, VENDOME.

COUCI.

PRince, me voilà prêt: disposez de mon bras.
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire?

VENDOME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCI.

Eh bien, de vos soupçons quel est l'objet? qui?

VENDOME.

Vous;
Vous, dis-je, & du refus qui vient de me confondre,
C'est

C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſçais qu'Adélaïde ici vous a parlé,
En vous nommant à moi la perfide a tremblé;
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCI.

Voulez-vous m'écouter?

VENDOME.

Je le veux.

COUCI.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encor? Et pourrez-vous me croire?

VENDOME.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux,
Je vous crus mon ami.

COUCI.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus inſigne;
Et vous allez juger ſi mon ame en eſt digne.
Sçachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de ſes jours heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus Soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les Cours,
Ce langage flatteur & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Aurait pu lui former des deſtins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipes.
Hier avant la nuit je vins dans vos remparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards:
De cet ardent amour la nouvelle ſemée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée;
Je vis de vos chagrins les funeſtes accès;
J'en approuvai la cauſe & j'en blâmai l'excès.

Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes:
Libre & juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché:
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire;
Sans cacher vos défauts, ventant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice:
Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice;
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

VENDOME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le destin dans toi me donne un second frère:
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer.
Mon cœur....

COUCI.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fiere inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié.
Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France;
Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
Pour nos vrais ennemis qui nous ont subjugés.
Songez qu'il a fallu trois cens ans de constance
Pour sapper par dégrés cette vaste Puissance;
Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDOME.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais.
Ami, je hais l'Anglais; mais je hais davantage
Ces lâches Conseillers dont la faveur m'outrage:
Ce fils de Charles Six, cette odieuse Cour,
Ces maîtres insolens m'ont aigri sans retour;
De leurs sanglans affronts mon ame est trop frappée;
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Couci, pour la mettre à ses pieds,

Pour baiſſer dans la Cour nos fronts humiliés,
Pour ſervir lâchement un Miniſtre arbitraire.

COUCI.

Non, c'eſt pour obtenir une paix néceſſaire.
Gardez d'être réduit au hazard dangereux
Que les Chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux :
Paſſez-les en prudence auſſi-bien qu'en courage ;
De cet heureux moment prenez tout l'avantage.
Gouvernez la fortune & ſçachez l'aſſervir ;
C'eſt perdre ſes faveurs que tarder d'en jouir ;
Ses retours ſont fréquens, vous devez les connaître :
Il eſt beau de donner la paix à votre maître :
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raiſon vous guide.

VENDOME.

Brave & prudent Couci, crois-tu qu'Adélaïde
Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux ?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

COUCI.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire ;
Mais qu'importe pour vous ſes vœux & ſes deſſeins ?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins ?
Lorſque Philippe-Auguſte, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruines ;
Quand ſon bras arrêta, dans nos champs inondés,
De l'Empire Germain les torrens débordés ;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe ?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe ?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir ?
Le ſalut de l'Etat dépend-il d'un ſoupir ?
Aimez, mais en héros qui maîtriſe ſon ame,
Qui gouverne à la fois ſes Etats & ſa flamme.
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir ;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connait peu l'amour, on craint trop ſon amorce ;
C'eſt ſur nos lâchetés qu'il a fondé ſa force ;
C'eſt nous qui ſur ſon nom troublons notre repos :

Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon ſouffrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis ſont par vous abattus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses loix ſeront mes loix; ſon Roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.
Enfin, plus de prétextes à ſes refus injuſtes;
Raiſons, gloire, intérêts, & tous ces droits auguſtes
Des Princes de mon ſang & de mes Souverains,
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du Roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne;
La Vertu le conſeille, & la Beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'Amour.
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

COUCI.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide.
Peut-être il eût fallu qu'un ſi grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant:
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe & rend grace à l'Amour.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COmbat infortuné! Deſtin qui me pourſuit!
O mort! mon ſeul recours; douce mort qui me fuit!
Ciel! n'as-tu conſervé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs & tant d'ignominie?
Adélaïde!... au moins pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel déſeſpoir!
Elle oſe me revoir, & moi je le ſouhaite!

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur nous jette!
Vos jours ſont en péril; & ce ſang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours ſont trop en ſûreté;
Ma bleſſure eſt légère, elle m'eſt inſenſible:
Que celle de mon cœur eſt profonde & terrible!

DANGESTE.

Rendez graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que vous ayez trouvé de ſi chers ennemis.
Il eſt dur de tomber dans des mains étrangères:
Vous êtes priſonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère!... Ah! malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus ſaints d'une tendre amitié.
Que n'éprouvez-vous point de ſa main ſecourable?

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais:
Et dans les passions de mon ame éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque tems gémir votre vertu;
Mais le Roi l'ordonnait, & tout vous justifie:
L'entreprise était juste aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un Chef & tous ceux d'un Soldat:
Et vous avez rendu par des faits incroyables,
Votre défaite illustre & vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son Roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers:
Deux fois sa main puissante a langui dans les fers:
Il n'en fut que plus grand, plus fier, & plus à craindre:
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux,
Quoi! ta coupable niéce évite encor mes yeux!
Sans doute elle a raison de craindre mes reproches.
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah! pardonne à mon cœur interdit,
Trop chère Adélaïde! Eh bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue?

DANGESTE.

Votre ſort en ſecret paraiſſait la toucher :
Elle verſait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure, & m'outrage ! elle pleure, & m'opprime !
Son cœur, je le vois bien, n'eſt pas né pour le crime.
Pour me ſacrifier elle aura combattu :
La trahiſon la gêne & pèſe à ſa vertu.
Faible ſoulagement à ma fureur jalouſe !
T'a-t-on dit, en effet, que mon frère l'épouſe ?

DANGESTE.

S'il s'en ventait lui-même, en pourriez-vous douter ?

NEMOURS.

(*appercevant Adélaïde.*)

Il l'épouſe ! A ma honte elle vient inſulter !
Ah Dieu !

SCENE II.

NEMOURS, DANGESTE, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE.

Le Ciel vous rend à mon ame attendrie :
En veillant ſur vos jours il conſerva ma vie.
Je vous revois, Seigneur, & mon cœur empreſſé....
Juſte Ciel ! quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Eſt d'un cœur généreux ; mais il doit me ſurprendre.
Vous aviez, en effet, beſoin de mon trépas ;
Mon rival plus tranquille eût paſſé dans vos bras :
Libre dans vos amours, & ſans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après ſoi,
S'il peut vous en reſter, périſſaient avec moi.

ADÉLAIDE.

Hélas ! que ditez-vous ? quelle fureur ſubite....

NEMOURS.

Non, votre changement n'eſt pas ce qui m'irrite.

ADÉLAIDE.

Mon changement! Nemours!

NEMOURS.

A vous ſeule aſſervi,
Je vous aimais trop bien pour n'être point trahi;
C'eſt le ſort des amans, & ma honte eſt commune.
Mais que vous inſultiez vous-même à ma fortune;
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon ſang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc;
Et que vous ajoutiez à l'horreur qui m'accable,
D'une fauſſe pitié l'affront inſupportable;
Qu'à mes yeux....

ADÉLAIDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas,
Immolez votre amante, & ne l'accuſez pas.
Mon cœur n'eſt point armé contre votre colère,
Cruel; & vos ſoupçons manquaient à ma misère.
Ah! Nemours! de quels maux vos jours empoiſonnés....

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez!

ADÉLAIDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême;
Tout, juſqu'à vos ſoupçons: jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez.... qui? vous! Et Vendôme à l'inſtant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend!
Lui-même il m'a vanté ſa gloire & ſa conquête:
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt....

ADÉLAIDE.

Ah! cruel! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me juſtifier!
Votre frère, il eſt vrai, perſécute ma vie,
Et par ſon fol amour & par ſa jalouſie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur, par ſes bienfaits:
Mais j'atteſte le Ciel, témoin de ma conduite....

Eh!

Eh! pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des sermens?
Non, non; vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime.

ADÉLAIDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours.

ADÉLAIDE.

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre;
Au Roi que nous servons il promit de me rendre;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
Mais bientôt abusant de ma reconnaissance,
Et de ses vœux hardis écoutant l'espérance,
Il regarda mes jours, ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête & qui n'est plus à moi.
J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste
Par un refus constant, mais tranquille & modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon Libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite;
J'anime, en l'évitant, l'ardeur de sa poursuite;
Enflé de sa victoire, & teint de votre sang,
Il m'ose offrir la main qui vous perça le flanc.
Qu'il est loin, juste Dieu! de penser que ma vie,
Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore & que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice;
Lui, par sa passion; vous, par votre injustice;
Vous, Nemours! vous, ingrat! que je vois aujourd'hui
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop, pardonnez.... Voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.

Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, satisfait dans un sort si contraire,
Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère:
Il est le seul à plaindre avec votre courroux;
Et je suis son vainqueur étant aimé de vous.

SCENE III.

NEMOURS, DANGESTE, ADÉLAIDE, VENDOME.

VENDOME.

COnnaissez donc, enfin, jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faiblesse.
Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Couci, le Roi, la France entière
Exigeaient de Vendôme, & qu'ils n'obtenaient pas;
Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
Vous avez refusé, vous condamnez, cruelle,
L'hommage d'un Français aux Anglais trop fidèle.
Eh bien, il faut céder; votre maître est le mien:
De mon frère & de moi soyez l'heureux lien:
Soyez-le de l'Etat, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la Cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de tems, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon Roi, mon frère & ma maîtresse,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos remparts,
Sous nos lys triomphans briser les Léopards.
Soyez libre; partez; & de mes sacrifices
Allez offrir au Roi les heureuses prémices.
Puissai-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un Sujet fidelle

Changé par ses regards & vertueux par elle.

NEMOURS.

(*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler!

(*à Adélaïde.*)

Prononcez votre Arrêt, Madame; il faut parler.

VENDOME.

Et quoi, vous demeurez interdite & muette!
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous;
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

ADÉLAIDE.

Seigneur, mon cœur est juste. On ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés & haïr vos bienfaits.
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont, sans doute, une source plus pure:
Vous avez consulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part où doit regner l'honneur.

VENDOME.

L'amour seul a tout fait, & c'est là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe.
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel est prêt, venez.

NEMOURS.

Vous osez....

ADÉLAIDE.

Non, Seigneur;
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie:
Le sort met entre nous un obstacle éternel;
Je ne puis être à vous.

VENDOME.

Nemours!... Ingrate! ah Ciel!
C'en est donc fait!... Mais non... Mon cœur sçait se contraindre,

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ſes premiers tranſports étouffer mon amour,
Et par un prompt aveu qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte:
Mais je vous rends juſtice; & ces ſéductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions;
L'eſpoir qu'on donne à peine, afin qu'on le ſaiſiſſe;
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain;
Je ſuis libre par vous. Cet art, que je déteſte,
Cet art, qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache;
Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache;
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

ADÉLAIDE.

Je devrais ſeulement vous quitter & me taire;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère:
Votre frère eſt préſent; & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine & le mépris
Du héros dont mon cœur en ſecret eſt épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaiſance
Avait à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous penſiez que mes vœux, ma liberté, mes jours
Vous étaient aſſervis pour prix de vos ſecours;
Je vous devais beaucoup: mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
Sçachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais après ma pitié n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

VENDOME.

Je vous dois ma colère ; & sçachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent & me vît immoler !
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure !
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais il n'a point vu vos funestes appas :
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre long-tems :
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sçais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs des Princes méprisés ;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

VENDOME.

Et pourquoi vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble ! Ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-temps mes transports au silence ;
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal :
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDOME.

Toi, cruel ! toi, Nemours !

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrette a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher :

Tu fais, depuis trois mois, les horreurs de ma vie:
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puiſames tous deux dans ce ſang dont je ſors
L'excès des paſſions qui dévorent une ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé pour t'ôter ce que j'aime:
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes Tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié:
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié.
Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des Cieux je lui donne ma foi:
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe, dis-je; oſes-tu?

VENDOME.

Traître, c'en eſt aſſez;
Qu'on l'ôte de mes yeux: Soldats, obéiſſez.

ADÉLAIDE.

(*aux Soldats.*) (*à Vendôme.*)
Non, demeurez, cruels. Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur....

NEMOURS.

Vous, le prier! plaignez-le plus que moi;
Plaignez-le, il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même:
Je ſuis vengé de toi, l'on te hait, & l'on m'aime.

ADÉLAIDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)
Ah! cher Prince! Ah! Seigneur! voyez à vos genoux....

VENDOME.

(*aux Soldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez.... Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure;
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé:
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu. Si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous, nos maux ſont votre ouvrage.

ADÉLAIDE.

Je ne vous quitte pas: écoutez-moi, Seigneur.

VENDOME.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur;
Parlez.

SCENE IV.

NEMOURS, DANGESTE, ADÉLAIDE, VENDOME, COUCI, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCI.

J'Allais partir; un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère;
Le déſordre eſt par-tout. Vos Soldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés;
Et pour comble de maux, vers la Ville alarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

VENDOME.

Allez, cruelle, allez, vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats:
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Couci.*)
Qu'on la retienne ici. Vous, veillez ſur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCI.

COUCI.

LE feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

NEMOURS.

Non. Mais suis-je réduit à me justifier?
Couci, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, & que Charle est son maître.

COUCI.

Ecoutez. Ce ferait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace;
Rapprochez les partis; unissez-vous à moi,
Pour calmer votre frère & fléchir votre Roi;
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas: vos soins sont inutiles.
Si la Discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas;
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires;
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCI.

Et quel est-il, Seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCI.

Ciel! faut-il voir ainsi par des caprices vains,

Anéantir

Anéantir le fruit des plus nobles desseins,
L'amour subjuguer tout; ses cruelles faiblesses;
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
Des frères se haïr; & naître, en tous climats,
Des passions des Grands, le malheur des Etats?
Princes, de vos amours laissons-là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère:
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui.
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui:
Je lui dois mon secours; je vous laisse & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCI.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la sienne au Roi.
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère;
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

NOn, non; ce peuple en vain s'armait pour ma défense,
Mon frère teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner, à mes yeux, sa victime à l'autel.

Je ne ſuis donc venu diſputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et dans le déſeſpoir d'un impuiſſant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADÉLAIDE.

Il faut que je vous quitte!
Quoi! vous m'abandonnez! vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut, chaque inſtant eſt un péril fatal;
Vous êtes une eſclave aux mains de mon rival.
Remercions le Ciel dont la bonté propice
Nous ſuſcite un ſecours au bord du précipe.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a ſéduit des Soldats.
(*à Dangeſte.*)
Dangeſte, ſes malheurs ont droit à tes ſervices.
Je ſuis loin d'exiger d'injuſtes ſacrifices.
Je reſpecte mon frère, & je ne prétends pas
Conſpirer contre lui dans ſes propres Etats:
Écoute ſeulement la pitié qui te guide,
Écoute un vrai devoir, & ſauve Adélaïde.

ADÉLAIDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur;
Je déteſtais ces lieux, j'en ſors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une ſi chère vue.
Tantôt à ce départ vous étiez réſolue;
Le deſſein était pris, n'oſez-vous l'achever?

ADÉLAIDE.

Ah! quand j'ai voulu fuir, j'eſpérais vous trouver.

NEMOURS.

Priſonnier ſur ma foi, dans l'horreur qui me preſſe,
Je ſuis plus enchaîné par ma ſeule promeſſe,
Que ſi de cet Etat les tyrans inhumains,
Des fers les plus peſans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre:
Je peux mourir pour vous; mais je ne peux vous ſuivre.
Cet ami vous conduit par des détours obſcurs
Qui vous rendront bientôt ſous ces coupables murs.

De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte :
Du Roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse : évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAIDE.

Je vois qu'il faut partir, cher Nemours, & sans vous.

NEMOURS.

L'amour nous a rejoint, que l'amour nous sépare.

ADÉLAIDE.

Qui ? moi ! que je vous laisse au pouvoir d'un barbare !
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré ;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste ?

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADÉLAIDE.

Son cœur ne connaît point de frein ;
Il vous a menacé : menace-t-il en vain ?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt : le Roi vient & nous venge.
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous ;
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable.
Mais craignez encor plus un rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
Redoutez son amour autant que sa vengeance.
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde, partez.

ADÉLAIDE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

NEMOURS.

Ne craignez rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAIDE.

Aussi-bien que mon cœur, mes pas vous sont soumis.
Eh bien, vous l'ordonnez, je pars, & je frémis.
Je ne sçais.... Mais, enfin, la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse....

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolemnels;
Inutiles garans d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, & non plus aſſurée.
Vous, mânes des Bourbons, Princes, Rois, mes aïeux;
Du ſéjour des Héros tournez ici les yeux;
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma flamme;
Adoptez-la pour fille, & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous.

ADÉLAIDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
Cher époux! cher amanr!...

NEMOURS.

Quoi! vous verſez des larmes!
C'eſt trop tarder: adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE II.

ADÉLAIDE, NEMOURS, DANGESTE, VENDOME, SOLDATS.

VENDOME.

JE l'entends; c'eſt lui-même. Arrête, malheureux;
Lâche qui me trahit, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point; mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems, le Ciel arme un vengeur:
Tremble, ton Roi s'approche, il vient, il va paraître:
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir:
Et ton ſang....

ADÉLAIDE.

Non, cruel; c'eſt à moi de mourir;
J'ai tout fait: c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite;

J'ai gagné tes Soldats ; j'ai préparé ma fuite !
Punis ces attentats & ces crimes si grands
De sortir d'esclavage & de fuir ses tyrans.
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même :
Il ne t'a point trahi ; c'est un frère qui t'aime ;
Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer :
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un Juge inexorable ?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable :
C'est vous qui le perdez, vous, qui l'assassinez ;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous, qui par leur malheur armez des mains si chères ;
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez.... mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble ainsi que ma faiblesse :
Oui, je vous aime encor. Le tems, le péril presse ;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez, sa grace est à l'autel.

ADÉLAIDE.

Moi, Seigneur !



VENDOME.

C'est assez.

ADÉLAIDE.

Moi, que je le trahisse !

VENDOME.

Arrêtez.... Répondez....

ADÉLAIDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périsse.

ADÉLAIDE, *à Vendôme.*

Qu'il périsse, barbare !

NEMOURS.

En ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.

VENDOME, *à ses Gardes.*

Qu'on l'entraîne à la Tour ; allez, qu'on m'obéisse.

SCENE III.

COUCI, VENDOME, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE, *à Couci.*

AH! je n'attends plus rien que de votre juſtice,
Couci, contre un cruel oſez me ſecourir.

VENDOME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAIDE.

J'atteſte ici le Ciel!...

VENDOME.

Eloignez de ma vue,
Ami, délivrez-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAIDE.

Va, tyran, c'en eſt trop; va, dans mon déſeſpoir
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée;
L'amour adoucit tout hors ton barbare cœur:
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes:
Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes.
Mais compte encor la tienne; un vengeur va venir:
Par ton juſte ſupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe, & péris ſans gloire:
Meurs; & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom juſtement abhorré,
La haine & le mépris que tu m'as inſpiré.



SCENE IV.

VENDOME, COUCI.

VENDOME.

OUi, cruelle ennemie, & plus que moi farouche;
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

COUCI, *à part.*

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDOME.

Hé bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre? attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maître?

COUCI.

Je vois trop, en effet, que le parti du Roi,
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDOME.

C'est Nemours qui l'allume; il nous a trahi tous.

COUCI.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous:
L'amitié des Anglais est toujours incertaine,
Les étendarts de France ont paru vers la plaine;
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

VENDOME.

Hé bien, que faut-il faire?

COUCI.

Les prévenir, domter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrêmité,
Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.

Nous pouvons conjurer ou braver la tempête ;
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez, ce matin, par un heureux traité,
Appaiſer avec gloire un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas, ordonnez ; & j'eſpère
Signer en votre nom une paix ſalutaire.
Mais s'il vous faut combattre, ou courir au trépas ;
Vous ſçavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

VENDOME.

Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre :
Vis pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre.
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever ;
Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver.
Mais je la veux terrible ; & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCI.

Comment ! de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés.

VENDOME.

Il eſt dans cette Tour, où vous ſeul commandez :
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

COUCI.

Contre Nemours ? ah, Ciel !

VENDOME.

Nemours eſt-il mon frère ?
Il me livre à ſon maître, il m'a ſeul opprimé,
Il ſoulève mon peuple, enfin, il eſt aimé ;
Contre moi, dans ce jour, il commet tous les crimes.
Partage mes fureurs, elles ſont légitimes ;
Toi ſeul, après ma mort, en cueilleras le fruit.
Le chef de ces Anglais, dans la Ville introduit,
Demande au nom des ſiens la tête du parjure.

COUCI.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDOME.

Dès long-tems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

COUCI.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

VENDOME.

Non, je n'obéis pas à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.

Que

Que m'importe l'Etat & mes vains Alliés ?

COUCI.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez ;
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice ?

VENDOME.

Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.
Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin, c'eſt ton ſort que j'envie !
Ton amitié du moins n'a point été trahie :
Et Tangui du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, & n'a pas balancé.

COUCI.

Il a payé bien cher ce fatal ſacrifice.

VENDOME.

Le mien coûtera plus ; mais je veux ce ſervice :
Oui je le veux, ma mort à l'inſtant le ſuivra ;
Mais du moins mon rival avant moi périra.

COUCI, *après un long ſilence.*

J'obéirai, Seigneur ; ſoit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez plus que Couci vous trahiſſe.
Je me rends, non à vous, non à votre fureur,
Mais à d'autres raiſons qui parlent à mon cœur.
Quand un ami ſe perd, il faut qu'on l'avertiſſe ;
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice :
Je l'ai dû, je l'ai fait ; malgré votre courroux,
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaîtrez au ſuccès de mon zèle,
Si Couci vous aimoit, & s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Je revois moi ami.... vengeons-nous, vole, attends...
Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'inſtant de ſa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai, ſans trouble & ſans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Volez.

COUCI.

En vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

VENDOME.

Parle.

COUCI.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux:
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclavage?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite;
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder.
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDOME.

Oui: pourvu que l'ingrate au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma fureur se repaisse à ses derniers momens:
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend.
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse, ainsi que moi, ma funeste mémoire.
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

COUCI.

Je l'avoue avec vous; une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle;
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, UN OFFICIER, GARDES, *dans le fond.*

VENDOME.

O Ciel ! me faudra-t-il de momens en momens,
Voir & des trahiſons & des ſoulèvemens ?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu ; leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui.
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Dangeſte eſt-il puni de ſa fourbe cruelle ?.

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le ſang de l'infidèle.

VENDOME.

Ce Soldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur ; & déjà vers la Tour il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Sur l'incertain Couci mon cœur a trop compté :
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.
(*à l'Officier.*)
Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux,

Allez ; qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle :
Ayez la même audace avec le même zèle,
Imitez votre maître. Et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCENE II.

VENDOME, *ſeul.*

LE ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le ſignal du carnage.
Un bras vulgaire & ſûr va punir mon rival.
Je vais être ſervi. J'attends l'heureux ſignal.
Nemours, tu vas périr : mon bonheur ſe prépare :
Un frère aſſaſſiné.... Quel bonheur ! Ah ! barbare !
S'il eſt doux d'accabler ſes cruels ennemis,
Si ton cœur eſt content, d'où vient que tu frémis ?
Allons .... Mais quelle voix gémiſſante & ſévère
Crie au fond de mon cœur : *arrête, il eſt ton frère.*
Ah ! Prince infortuné, dans la haine affermi ;
Songe à des droits plus ſaints ; Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendreſſes paſſées !
Il fut le confident de toutes nos penſées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens !
Que de fois partageant mes naiſſantes alarmes,
D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes !
Et c'eſt moi qui l'immole ! & cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le ſein !
O paſſion funeſte ! ô fureur qui m'égare !
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare :
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel.
Mais que dis-je ! Nemours eſt le ſeul criminel :
Je reconnais mon ſang ; mais c'eſt à ſa furie :
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie :
Il aime Adélaïde. Ah ! trop jaloux tranſport !

Il l'aime : eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré les tems, & la guerre & l'abſence,
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence ;
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait. N'importe, il eſt mon frère.
Il ne périra point : nature, je me rends.
Je ne veux point marcher ſur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en eſt tems encor.

SCENE III.

VENDOME, L'OFFICIER, GARDES.

VENDOME, *à l'Officier qui entre.*

Que l'on ſauve Nemours.
Portez mon ordre, allez ; répondez de ſes jours.
(*On entend un coup de canon.*)
Que Couci.... Dieu ! qu'entends-je ! ah ! j'ai perdu mon frère !
Il eſt mort, & je vis !.. Ce jour encor m'éclaire !
Ennemi de mon Roi, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin ;
Voilà quel eſt Vendôme ! Ah ! vérité funeſte !
Je vois ce que je ſuis, & ce que je déteſte.
Le voile eſt déchiré : je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu !
Ah ! Nemours ! ah ! mon frère ! ah ! jour de ma ruine !
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine !
Mon frère !

L'OFFICIER.

Adélaïde avec empreſſement
Veut, Seigneur, en ſecret, vous parler un moment.

VENDOME.

Adélaïde! ô Ciel! empêchez qu'elle avance :
Je ne puis ſoutenir, ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non, d'un parricide elle doit ſe venger :
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger:
Qu'elle entre. Ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE IV.

VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAIDE.

Vous l'emportez, Seigneur; & puiſque votre haine...
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour,
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée?)
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous;
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux;
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille ſous ſes pas abaiſſez la barrière :
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris.
Je trahis mon amant; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez; ma main eſt toute prête.
Peut-être cette main que vous tyranniſez
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez :
Peut-être au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma main; ma main doit vous ſuffire.
Allons. Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi! votre frère encor n'eſt point en liberté?

VENDOME.

Mon frère!

ADÉLAIDE.

Dieu puiſſant, diſſipez mes alarmes.
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDOME.

Vous demandez ſa vie....

ADÉLAIDE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends!
Vous, qui m'aviez promis....

VENDOME.

Madame, il n'eſt plus tems.

ADÉLAIDE.

Il n'eſt plus tems!... Nemours!

VENDOME.

Il eſt trop vrai, cruelle.
Oui, vous avez dicté ſa ſentence mortelle.
Couci, pour nos malheurs, a ſçu trop m'obéir.
Ah! revenez à vous: vivez pour me punir.
Frappez. Que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous:
Vengez ſur un coupable, un monſtre ſanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAIDE.

Nemours eſt mort! barbare!

VENDOME.

Oui: mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADÉLAIDE, *preſque évanouie & ſoutenue par Taïſe.*

Il eſt mort!

VENDOME.

Ton reproche....

ADÉLAIDE.

Epargne ma miſère.
Laiſſe-moi; je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir:
Je veux encor le voir, l'embraſſer & mourir.

VENDOME.

Ton horreur eſt trop juſte. Hé bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide....
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ma main les conduiſe.

SCENE V.

VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE, COUCI.

COUCI, *arrêtant le bras de Vendôme.*

AH! Ciel! que faites-vous?

VENDOME.

Laiſſez-moi me punir & me rendre juſtice.

ADÉLAIDE, *à Couci.*

Vous, d'un aſſaſſinat vous êtes le complice!

VENDOME.

Miniſtre de mon crime as-tu pu m'obéir?

COUCI.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

VENDOME.

Malheureux que je ſuis! ta ſévère rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe;
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère?

COUCI.

Si j'avais refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'aurait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger chargé toute autre main?

VENDOME.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être:
Mais toi, dont la ſageſſe & les réflexions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions;
Toi, qui montras toujours un cœur ferme & rigide;
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCI.

Hé bien, puiſque la honte & que le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame;
Puiſque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,

Au

Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même, enfin, Couci ſçait vous défendre.
Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Adélaïde.*)
Vous, gardez vos remords. Et vous, ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire :
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

SCENE VI.

VENDOME, ADÉLAIDE, TAISE, COUCI, NEMOURS, SOLDATS, *dans le fond.*

ADÉLAIDE.

Nemours !

VENDOME.

Mon frère !

ADÉLAIDE.

Ah ! Ciel !

VENDOME.

Qui l'auroit pu penſer ?

NEMOURS.

J'oſe encor te revoir, te plaindre & t'embraſſer.

VENDOME.

Mon crime en eſt plus grand, puiſque ton cœur l'oublie.

ADÉLAIDE.

Couci, digne héros qui me rend la vie !

VENDOME.

Il la donne à tous trois.

COUCI.

Un indigne aſſaſſin
Sur Nemours, à mes yeux, avait levé la main ;
J'ai ſaiſi le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner ſoudain le ſignal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi.
Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ? Parle.

VENDOME.

De me punir;
De vous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous par le plus grand supplice
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle:
Couci sçait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur la voyant dans tes bras.
Aimez-vous; mais au moins, ne me haïssez pas.

NEMOURS, *à ses pieds.*

Moi, vous haïr! Jamais, Vendôme! mon cher frère!
J'osai vous outrager.... Vous me servez de père.

ADÉLAIDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous;
Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

VENDOME.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
Trop fortuné époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit sa Patrie.
(*à Nemours.*)
Allez apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités:

Allez, ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre Maître :
(*à Couci.*)
Il est déja le mien. Nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle ;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle.
Es-tu content, Couci ?

COUCI.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier Acte.

